

**Le cycle économique selon l'école autrichienne
(Böhm-Bawerk, Mises, Hayek et Kirzner)**

§1. La problématique autrichienne

Dans les années 1930, Hayek élabore une théorie des crises qui est une alternative à l'explication produite par Keynes, notamment dans sa *Théorie générale*. Il est possible d'affirmer qu'Hayek produit une des synthèses les plus achevées de l'école qui domine alors la science économique, avant le triomphe de la révolution keynésienne. On a coutume de qualifier la théorie d'Hayek d'« autrichienne » parce qu'elle emprunte beaucoup de ses éléments à Menger, Böhm-Bawerk et Mises.

À la différence d'un autre grand économiste orthodoxe britannique, Pigou, Hayek suppose ainsi que *la monnaie n'est pas neutre* et que la production doit être considérée comme un *processus qui prend du temps* : il y a une structure temporelle de l'organisation du système productif. Cette analyse relativement originale sera balayée par les écrits keynésiens mais redécouverte durant la crise inflationniste des années 1970, car, à ce moment, les politiques keynésiennes ont semblé devenir inefficaces.

Nous allons donc nous attacher à décrire cette doctrine qui trouve l'origine des crises du capitalisme dans les incohérences du système de crédit, l'existence d'une *politique* monétaire et les interventions de l'Etat. Signalons que de proches conseillers de l'actuel président de la Réserve Fédérale américaine sont très imprégnés par la *problématique autrichienne* et, plus généralement, de cette idée selon laquelle les marchés libres sont fondamentalement autorégulateurs et que le monde ne souffre pas d'un excès de capitalisme mais d'un manque.

§2. Les éléments de l'analyse

Tout agent économique, voire tout système économique a, au moment d'effectuer un choix productif de valeur, deux méthodes pour satisfaire ses objectifs. Soit il utilise les *facteurs originels*, que sont la terre et le travail, pour contenter au plus vite ses désirs, soit il accepte de *détourner*

une partie de ces facteurs originels, vers la production de biens qui, à *terme*, permettront de satisfaire plus amplement ses buts économiques. La stratégie « travaillistique » s'oppose donc à la méthode « capitalistique ». Il existe une « robinsonnade », selon l'ironique mot de Marx, qui rend compte de l'opposition entre les deux stratégies que nous venons de décrire. Reprenons l'apologue dû à Böhm-Bawerk (1851-1914) et imaginons un Robinson allant satisfaire sa soif en transformant son temps loisir en temps travail *directement*, c'est-à-dire en allant chercher, à chaque fois que nécessaire, de l'eau située à quelques distances de son habitation. Toutefois, il peut aussi construire un système de canalisation, ce qui implique, toutes choses égales par ailleurs, une diminution de son niveau de satisfaction exprimé en termes de jouissance des biens présents, c'est-à-dire, ici, l'apaisement de la soif ou le pur loisir. Ce faisant, la mobilisation de terre et de travail a permis de produire du « capital », entendu comme un « bien servant à fabriquer d'autres biens ». Dans ce cas de figure, on peut également remarquer le nombre « stades » du « processus productif » a augmenté, que la production a été détournée vers la constitution de biens intermédiaires (à savoir du capital), afin d'augmenter la productivité du travail et la production.

Un exemple possible d'une société, qui agirait ainsi, serait la décision d'un gouvernement qui décide de réduire la production de biens de consommation, en dirigeant ses travailleurs des industries de la consommation finale vers la production de capital (appelé parfois aussi « biens de production »). Seule la fabrication de capital productif supplémentaire peut augmenter la productivité des processus productifs et la production : l'ajournement d'une part de la consommation présente est la condition *sine qua non* d'une plus grande consommation future.

On peut analyser la politique de Staline dans les années 1930 comme étant une illustration de cette idée du « détour de production », même si l'allocation des

**Le cycle économique selon l'école autrichienne
(Böhm-Bawerk, Mises, Hayek et Kirzner)**

ressources rares en vue de la création d'une industrie moderne n'a pas résulté des mécanismes spontanés du marché. À cet égard, on comprend pourquoi Kirzner, un ténor de l'école néoautrichienne, qui est importante aux Etats-Unis aujourd'hui, insiste souvent sur le fait que les concepts de l'analyse autrichienne ne sont pas spécifiques à la seule économie fondée sur les marchés libres. Dans une telle économie, c'est la baisse du taux de l'intérêt, comme le sanctionne le marché du capital, qui aurait permis une production croissante de capital. Pareil phénomène ne résulte pas de l'arbitraire du pouvoir mais d'une moindre « préférence pour le présent » exprimée spontanément sur des marchés libres par les agents économiques.

§ 3 La crise politique du capitalisme

On peut résumer les éléments de l'analyse à trois idées :

- 1- Que l'investissement est un « détour de production » ;
- 2- Que c'est le taux d'intérêt qui règle la « longueur » de ce détour ;
- 3- Que toute hausse de la production nécessite une hausse *préalable* de l'épargne, seul mécanisme permettant de produire du capital, ce qui, à terme, permettra de produire plus de biens destinés à être vendus.

À ces trois éléments, il convient de rajouter un quatrième qui est impliqué, à savoir que la monnaie n'est pas neutre : l'action sur taux d'intérêt, en modifiant la structure de production - entre production pour le présent immédiat (la consommation) et pour le futur (l'investissement) a des conséquences qui sont *réelles* et pas seulement monétaires.

Pour expliquer le cycle économique, Hayek va supposer que se produit, pour une raison la plupart du temps politique, une baisse des taux d'intérêt orchestrée par la Banque Centrale. Cette baisse des taux d'intérêts implique un déséquilibre, car, à

l'origine, le taux d'intérêt¹ exprimait un équilibre sur le marché du capital.

C'est en général pour augmenter le niveau de l'emploi que les taux d'intérêts sont manipulés politiquement à la baisse, car un écart positif entre le taux de profit et le taux d'intérêt incite les entrepreneurs à investir, ce qui stimule, à court terme, la croissance économique. Or, selon Hayek, on occulte ainsi le fait que, spontanément, les marchés tendent à l'équilibre et que, si les travailleurs sont au chômage, c'est que, fondamentalement, ils le veulent bien ou que les syndicats refusent un ajustement des salaires nominaux à la baisse. Toutefois, à partir du moment où le taux de l'intérêt baisse, *les entrepreneurs sont effectivement incités à investir alors que les ménages n'épargnent pas plus*. Dans ce nouvel état des choses, il se développe une *différence* de profit entre les stades de production : la hausse de l'investissement rend profitable la production de machine, plus généralement, de « bien-capitaux ». Nous avons affaire à un « boom » dans ce secteur, ce qui implique que les entrepreneurs vont demander *plus* de travail ainsi que des biens « non spécifiques » c'est-à-dire des biens qui sont mobilisables à tous les niveaux du processus production.

Évidemment, cette hausse des prix, que l'on peut constater sur le marché des biens de production va se transmettre, *au bout d'un certain temps*, sur le marché des biens de consommation. En effet, les consommateurs ont continué de consommer pareillement : il n'y a pas eu d'épargne supplémentaire *préalable* et il est évident que la dépense de revenus salariaux supplémentaires déséquilibre le marché des biens de consommation en faisant hausser leur prix. On peut même penser que la production de certains biens de

¹ Ce taux pouvait être *grosso modo* interprété comme la « productivité marginale du capital ». Dans le langage spécialisé des économistes de l'école suédoise (Wicksell, Cassel) et autrichienne (Mises, Hayek) : le phénomène décrit se traduit comme le fait que le « taux monétaire de l'intérêt » devient inférieur au « taux naturel de l'intérêt », celui-ci étant une façon de mesurer le taux de profit.

**Le cycle économique selon l'école autrichienne
(Böhm-Bawerk, Mises, Hayek et Kirzner)**

consommation a pu baisser, à un certain moment du cycle économique, parce que, quand les entrepreneurs disposaient de beaucoup de ressources pour fabriquer des biens-capitaux, ils ont détourné un certain nombre de travailleurs et de ressources qui étaient affectés à la production d'un certain nombre de biens de consommation. Ce qui se passe donc au cours du cycle économique est une succession de pénuries affectant progressivement *tous* les marchés. Nous pouvons constater, dès lors, que le boom devient inflationniste, au sens où la hausse des prix devient *générale*. Cette inflation a un corollaire : l'« épargne forcée ».

En effet, la hausse des prix des biens de consommation implique que le niveau de vie baisse, comme si les agents économiques avaient plus épargné. Il est possible de dire que les investissements, qui ont été permis par l'aisance monétaire, ont « forcé l'épargne », en diminuant la consommation par l'inflation. L'épargne forcée est, pour Wicksell ou pour Hayek, une nécessité, car en l'absence d'épargne préalable, l'inflation est la seule façon de financer les investissements. L'exemple le plus connu dans le domaine historique est l'émission de papier-monnaie « à cours forcé », durant la Révolution française : pour financer les dépenses militaires, alors qu'on refusait d'augmenter les impôts, on a réussi à fabriquer plus de canons grâce à une inflation vertigineuse, qui a réduit la consommation populaire : du beurre ou des canons, telle est la question !

Or, selon les économistes autrichiens, l'épargne forcée induit un équilibre foncièrement *instable*, car, à partir du moment où les prix des biens de consommation flambent, il redevient rentable de mobiliser des ressources, économes en capital, permettant de satisfaire cette demande nouvelle. À ce moment du cycle économique, qui correspond à une entrée en crise, les entrepreneurs essaient de mobiliser du travail et des biens non spécifiques pour accélérer la production de biens de consommation. N'oublions pas que la différence des niveaux de profit qui s'était

créée, entre les stades du processus de production de la société, vient progressivement de changer, au détriment du secteur qui produit les biens de production (le capital). Il n'y a donc pas de crises de surproduction, pour Hayek, mais simplement le fait que les industries qui avaient été favorisées par le boom inflationniste ne sont plus rentables et qu'il faut toujours du *temps* pour que les travailleurs soient avantageusement employés à la production des biens spécifiques qui permettront de produire plus de biens de consommation.

Hayek affine l'analyse en remarquant, en tout état de cause, que la baisse des salaires réels, qui se produit nécessairement, à un certain moment du boom, a une conséquence décisive : les entrepreneurs sont incités à utiliser des méthodes moins intensives en capital, parce que la baisse du prix du travail incite, en bonne logique économique, à utiliser plus de travail et moins de capital. La substitution du travail au capital, donc la baisse de la demande de biens d'investissements, implique une baisse du rapport entre le capital de la société et sa production, ce qui signifie que la longueur de la période de la production a baissé. Inversement, quand les prix chutent pendant une période de dépression, l'élévation des salaires réels implique que les entrepreneurs utilisent des processus de production plus économes en travail. De cette façon, l'investissement est stimulé de façon spontanée. On a qualifié d'« effet d'accordéon » cette conception, que développe Hayek, selon laquelle le cycle économique pourrait être caractérisé par un allongement ou une contraction du processus de production.

§4. La capitalisme réellement existant souffre-t-il réellement d'un manque de capitalisme ?

L'analyse de Hayek on le voit, est une justification de la supposée indépendance des banques centrales ou des systèmes d'étalon-or. C'est aussi une critique des politiques keynésiennes qui auraient été à l'origine de la crise des

**Le cycle économique selon l'école autrichienne
(Böhm-Bawerk, Mises, Hayek et Kirzner)**

années 1970 : ce moment fut celui d'un ralentissement de la croissance économique, accompagné d'une accélération remarquable du taux d'inflation. Mais, son analyse est contestable pour plusieurs raisons. Remarquons, d'abord, que Hayek suppose que les marchés connaissent une tendance à l'équilibre, ce qui est plus un postulat qu'un fait démontré. En particulier, le raisonnement, que nous illustrons, suppose le plein emploi des facteurs de production : Keynes (1936) contestait le bien fondé de cette hypothèse, comme Marx (1865) bien avant lui.

Plus encore, pour expliquer les cycles économiques, et notamment le fait que les politiques Keynésiennes des années soixante auraient entraîné la stagflation des années 1970, il faut supposer des délais fort longs entre la hausse de la demande de travail (qui serait le résultat du boom « artificiel » du secteur des biens d'investissement) et la hausse des revenus salariaux. Sans compter un autre délai entre cette hausse des revenus salariaux et la flambée des prix des biens de consommation ... ! En réalité, si on supposait un court délai entre la chute du taux de l'intérêt et la hausse des prix des biens de consommation, il ne se produirait pas cet effet d'accordéon, qui, pour Hayek, est la raison même du cycle économique ...

Enfin, ce qui semble faire problème, pour Hayek, ce sont uniquement les chocs monétaires « exogènes », c'est-à-dire résultant finalement d'une intervention politique. Hayek ne suppose jamais que les chocs « endogènes », c'est-à-dire liés au fonctionnement du système de marchés, ne constituent pas des problèmes aussi graves que des interventions politiques. Supposons en effet qu'il existe une hausse brutale de la « préférence des agents économiques pour le présent ». Dans cette hypothèse où les agents épargnent plus, il se produira des ajustements aussi douloureux et chaotique, en terme de modification de la structure de production, que si nous avions connus une politique de restriction monétaire, c'est-à-dire de hausse délibérée du taux d'intérêt. Dans les deux cas, la déflation pose autant

de problème ... dans la théorie de Hayek lui-même.

Finalement, la science économique néolibérale n'est-elle pas une manifestation de « idéologie », ce processus par lequel se constituent les évidences du temps, qui ne sont rien d'autres que des idées dominantes, expression même de la classe dominante. On a pu écrire à ce sujet :

« les pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques, les pensées dominantes, autrement dit la classe qui est la puissance matérielle dominante de la société est aussi la puissance dominante spirituelle. La classe qui dispose des moyens de la production matérielle dispose, du même coup, des moyens de la production intellectuelle, si bien que, l'un dans l'autre, les pensées de ceux à qui sont refusés les moyens de production intellectuelle sont soumises du même coup à cette classe dominante. [...] Les individus qui constituent la classe dominante possèdent, entre autres choses, également une conscience, et en conséquence ils pensent ; pour autant ils dominent en tant que classe et déterminent une époque historique dans toute son ampleur ; il va de soi que ces individus dominent dans tous les sens et qu'ils ont une position dominante, entre autre, comme êtres pensants aussi, comme producteurs d'idées, qu'ils règlent la production et la distribution des pensées de leur époque ; leurs idées sont donc les idées dominantes de leur époque »².

Cette interrogation demeure une simple hypothèse

Bibliographie

- Hayek F., (1931) *Prix et production*, Calmann-Lévy, 1975, 1985.
Keynes J-M, (1936) *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Payot, 1982.

² Karl Marx, Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 1977, p. 86.